Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 27

Artikel: Le père Suchard
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188290

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-deuxième année. N° 27 Samedi 5 Juillet 1884.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50
six mois. . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Le père Suchard.

Il faudrait aller au bout du monde pour rencontrer quelqu'un qui n'ait pas entendu parler du chocolat Suchard ; et encore je crois qu'à ces extrêmes limites on aurait la chance d'y trouver un écriteau annonçant ce produit. — Les expositions nationales et internationales, les affiches, les cartes-correspondance, les journaux de tous les pays, les parois de rocher du Righi, tout a été utilisé par notre compatriote pour faire connaître son industrie. Et l'importance de celle-ci, les milliers de commerçants qu'elle intéressait, les nombreux bras qu'elle mettait en œuvre, ne pouvaient manquer de rendre son chef populaire ; aussi n'était-il plus connu que sous le nom familier de *père Suchard.*

Tel est, du reste, le titre d'un joli volume qui vient de paraître à la librairie J. Sandoz (Neuchâtel et Genève), et que nous avons lu avec un vif intérêt. Nous chercherons à en donner une idée à nos abonnés pour les engager à se le procurer. Dans ces 140 pages, fort bien écrites du reste, et élégamment imprimées, se déroulent les diverses périodes d'une carrière on ne peut plus remplie, plus originale, plus mouvementée, plus abondante en remarques piquantes, en anecdotes de toute espèce, recueillies dans les nombreux voyages de Ph. Suchard.

Ceux qui n'ont pas lu le volume dont nous parlons, ou qui n'ont connu que par ses réclames industrielles, la remarquable personnalité qui en est l'objet, pourraient fort bien se figurer avoir affaire à un simple fabricant de chocolat, dont toutes les aspirations, les aptitudes, les goûts, l'intelligence se sont bornés à faire « mousser la marchandise. »

Ils se tromperaient étrangement.

Ph. Suchard, né le 7 octobre 1797, descendait d'une famille du Dauphiné, victime de la révocation de l'Edit de Nantes, qui se réfugia à Boudry vers 1700. — On raconte à ce sujet cette plaisante anecdote. Ayant entendu dire qu'il avait encore des cousins éloignés dans le midi de la France, Suchard, déjà grisonnant, voulant s'en assurer, part pour le pays de ses ancêtres, où il arrive incognito. Il convoque à l'auberge tous les notables de la commune, leur fait servir un plantureux dîner, s'attable avec eux, puis, à la fin du repas, après s'être bien convaincu de leur ignorance : Mes chers amis, leur dit-il, je remercie vos pères d'avoir chassé les miens. Ils m'ont rendu un grand service ; car s'ils étaient restés parmi vous, je serais un ignare comme vous. Sur ce, à votre santé !

En 1810, c'est-à-dire à l'âge de 13 ans, le jeune Philippe fut placé chez un pasteur du canton d'Argovie, où il connut, paraît-il, les privations. Son maître poussait l'économie au point de lui recommander d'avaler les noyaux de cerise, excellent moyen de remplir, à peu de frais, l'estomac de ses pensionnaires. A 16 ans, il partit pour Berne, où il entra, contre ses goûts, comme apprenti confiseur, chez son frère établi dans cette ville. Il resta là 8 ans, s'efforçant pendant ses rares loisirs de combler les lacunes de son instruction en prenant des leçons particulières d'italien et d'anglais. Avide de voir et d'apprendre, chaque fois que la chose lui était possible, il jetait avec bonheur sa casquette de confiseur et sa veste blanche, pour prendre le sac et le bâton de touriste. Mais ces petites courses dans les Alpes ne suffisaient point à son imagination excitée par ses lectures. Il rêvait de l'Amérique depuis longtemps, et finit, à force de travail et de persévérance, par réaliser une somme de 6000 francs pour ce voyage, qu'il fit en 1824.

Arrivé à destination, les illusions de notre voyageur sur le Nouveau-Monde s'évanouirent successivement et il dut revenir au pays. Envisageant dès lors l'avenir avec plus de calme et d'expérience, et sentant le besoin de se créer une position, il s'établit comme confiseur, à Neuchâtel, en 1825.

Mais en sucrant ses *leckerlés* et ses *ours de Berne*, nous dit son biographe, il devint amoureux d'une charmante jeune fille, Mademoiselle Jordan, de Neuchâtel, en séjour chez les parents Suchard, à Boudry. Comme il s'échappait souvent à cheval, entre deux fournées, pour aller la voir, un beau dimanche il rencontre la voiture de Mlle de M., en route pour Neuchâtel, ce qui le fait souvenir qu'il a complètement oublié un plat de pâtisserie commandé par elle. Il tourne bride, et, au grand étonnement de sa cliente, qui croyait l'avoir surpris en flagrant délit de négligence, il arrive à temps, et la pièce montée figurait le soir au dessert de Mlle de M.

Suchard épousa, peu de temps après, celle que son cœur avait choisie, et vivait heureux. Ses affaires allaient en prospérant, mais son insatiable activité ne devait pas tarder à porter ses idées ailleurs. Tout en continuant la confiserie, il se demanda s'il ne pourrait pas utiliser, pour une fabrique de chocolat, une usine inoccupée de Serrières. — En 1826, la fabrique de chocolat marchait.

Quelques années plus tard, il plante trois mille mûriers dans la contrée et installe une magnanerie, en plein rapport dès 1843, mais abandonnée à la suite d'un ouragan terrible qui détruisit tout espoir de récolte.

Jusqu'en 1834, il n'existait sur le lac de Neuchâtel aucun autre moyen de transport pour les voyageurs que des barques à fond plat. On avait bien fait l'essai d'un grand bateau en bois, mu par une machine anglaise à basse pression; mais prenant beaucoup trop d'eau et marchant avec une lenteur déplorable, il ne put rendre les services qu'on en attendait. Cet état de choses ne devait point échapper à l'attention de Suchard, qui avait été tout particulièrement attirée par le récent lancement d'un nouveau bateau en fer sur la Seine. Aussitôt il fonde une société d'actionnaires, part pour Paris, visite l'atelier d'un constructeur renommé et commande un bateau d'après les derniers perfectionnements. Et l'on vit bientôt l'*Industriel* flotter sur le lac de Neuchâtel, sous la direction de Philippe Suchard, se faisant marin d'eau douce.

Chose étonnante, c'est que, malgré cette nouvelle entreprise qui lui causa mille tracas, vu les préjugés des populations et les entraves qu'on lui suscitait de tous côtés, la confiserie et la fabrique de chocolat, surveillées par lui, allaient leur train. On sait l'extension extraordinaire que prit plus tard cette dernière.

Il faut lire dans ses détails la biographie publiée par J. Sandoz pour se rendre compte de tout ce qu'il y a d'intéressant dans la carrière vraiment extraordinaire de Suchard. Nous le voyons repartir pour l'Amérique et y fonder, sous le nom d'*Alpina*, une colonie agricole et industrielle qui, malgré son dévouement, n'eut que cinq années d'existence. Rentré au pays, toujours plein de courage, il donne un nouvel et puissant essor à sa fabrique, dont la réputation s'étend peu à peu dans le monde entier.

En 1859, le canon de Solférino se faisant entendre, Suchard est au premier rang des volontaires qui partent sur le champ de bataille pour secourir les blessés. Cinq ans après, il retourne visiter l'Italie en touriste et écrit sur Venise, le Vésuve et Pompéï une description des plus pittoresques. Bientôt il se remet en route pour l'Algérie et le Sahara, qui lui fournissent le sujet de nouvelles relations de voyage parsemées de choses à la fois curieuses et amusantes. Parmi les nombreuses anecdotes qu'on y rencontre, cueillons celle-ci, datée de Batna :

« Tous les Arabes d'ici ont de fort belles dents. J'en ai accosté un groupe dans la forêt. C'étaient tous de beaux hommes, bien montés et très familiers. Ils étaient aussi curieux de me voir, ainsi que mon compagnon de voyage, M. L... Je demandai à ce dernier, en leur présence, s'il voulait ôter ses dents. Sur son refus, je lui offris les miennes. Aussitôt tous les Arabes de se presser autour de nous pour voir le miracle. »

Ce premier voyage en Orient ayant été brusquement interrompu par une indisposition de son compagnon, Suchard était à peine de retour au foyer domestique, que l'envie lui prit de le recommencer, ce qu'il fit trois ans plus tard, se dirigeant, cette fois, vers l'Egypte, Constantinople et la Syrie. Il avait toujours manifesté le vif désir de voir la Palestine, qu'il décrit dans ses mémoires avec une saveur toute particulière, et dont il parle parfois en termes émus : « Rassemblant dans ma pensée, nous dit-il, le souvenir des merveilles que je venais de voir, je remerciais la Providence qui, après m'avoir comblé de bénédictions sans nombre, m'accordait encore et m'avait réservé, pour mes vieux jours, assez de force et de santé pour venir me convaincre de la divinité de sa parole. »

C'est au retour de ce voyage en Orient, fait remarquer son biographe, que Ph. Suchard, en souvenir de Jérusalem et de l'Egypte, imagina d'élever sur sa maison de Serrières, les coupoles dorées d'une mosquée et d'un minaret en miniature.

Vous croyez, peut-être, que ce fut là son dernier voyage? Non. A l'âge de 75 ans, il eut tout simplement la fantaisie de faire le tour du monde et, toujours en quête d'idées nouvelles, plus jeune que jamais dans ses impressions, dans le désir ardent de voir, de connaître et d'étudier, il s'aventura en Inde, en Chine, au Japon, pour revenir par San-Francisco et New-York.

Dans le récit de ses longs voyages, il ne parle, si nous ne nous trompons, qu'une seule fois d'affaires; mais il est tout naturel de penser qu'il ne les négligea point et qu'il fit, au contraire, connaître son industrie avec beaucoup d'habileté et d'intelligence dans les diverses parties du monde.

Comme chef de famille et chef de fabrique, Ph. Suchard est une physionomie non moins remarquable. « Vivant par la pensée avec les siens, dit à ce sujet l'ouvrage qui nous occupe, et pour chacun d'eux, de près ou de loin, il avait les attentions les plus délicates. Ses lettres, écrites de tous les coins du monde, étaient pour sa famille une véritable fête... Pour lui, le travail était chose sacrée et l'amour des travailleurs une religion. Aussi avait-il pour l'ouvrier les sentiments affectueux d'un père ou d'un frère, et s'intéressait-il à chacune des familles dont les membres étaient occupés dans sa fabrique. »

Entouré de l'estime générale, Ph. Suchard s'éteignit au sein de sa famille, le 14 janvier dernier. Il avait choisi, pour son épitaphe, cette parole biblique, résumant ses sentiments les plus intimes :

« Les biens et la miséricorde de Dieu m'ont accompagné tous les jours de ma vie. »

Nous n'avons fait qu'une analyse très succincte du livre si intéressant que vient d'éditer la librairie J. Sandoz, qui sera sans doute rapidement répandu parmi nos concitoyens, et qui est pour nous le plaidoyer le plus éloquent de ce que peuvent le travail, l'honnêteté et les sentiments religieux unis à la persévérance. L. M.

A la campagne et à la vigne.

La température de ces dernières semaines a été une vraie bénédiction pour nos vignobles et nos campagnes, qui offrent, aujourd'hui, l'aspect le plus réjouissant. Aussi les promeneurs, notamment ceux des villes, abondent-ils, le dimanche, dans toutes